

Pourquoi le blocage du détroit d'Ormuz menace-t-il l'économie mondiale ?



La fermeture de facto du détroit d'Ormuz fait craindre une rupture d'approvisionnement pour les marchés mondiaux de l'énergie. Le cours du brut a bondi de 9 % et celui du gaz de... 50 % ! Quatre questions pour mieux comprendre.

DÉCODAGE
BERNARD PADOAN

La flambée était attendue, elle a bien eu lieu. Deux jours après le déclenchement de l'attaque américano-israélienne contre l'Iran, les prix de pétrole ont pris l'ascenseur ce lundi dès l'ouverture des marchés : le baril a bondi de près de 9 % des deux côtés de l'Atlantique, le Brent de la mer du Nord atteignant 79,5 dollars – et même plus de 80 dollars en cours de séance. La guerre qui se dessine dans le golfe Persique fait craindre d'importantes ruptures d'approvisionnement, 20 % du brut consommé sur la planète passant par le détroit d'Ormuz, aujourd'hui fermé de facto. Une proportion équivalente de gaz naturel liquéfié (GNL), principalement d'origine qatarie, transite également par ces eaux. Or, QatarEnergy a annoncé la suspension de sa production de GNL en raison d'attaques iraniennes sur ses installations, ce qui a poussé les cours à la hausse jusqu'à 50 % lundi à Rotterdam !

1 Pourquoi le détroit d'Ormuz est-il vital ?
Bordé au nord par l'Iran et au sud par les Emirats arabes unis et le sultanat

d'Oman, le détroit d'Ormuz constitue la porte de sortie du golfe Persique vers l'océan Indien. Une porte étroite, de 55 kilomètres de large, mais uniquement navigable en son centre, par laquelle passent annuellement des milliers de supertankers et de méthaniers (bateaux spécialisés dans le transport de GLN) en provenance d'Irak, du Koweït, d'Arabie saoudite, des Emirats arabes unis, du Qatar et d'Iran. Fabriqués à base d'hydrocarbures, un tiers de la production mondiale d'engrais et 15 % du polyéthylène, mais également d'importantes quantités de soufre, d'ammoniac ou de méthanol sont exportés via Ormuz.

Depuis des dizaines d'années, la perspective d'une fermeture du détroit hante donc les marchés, qui s'enflamment à chaque coup de canon tiré dans la région. Pourtant, même au plus fort de la guerre Iran-Irak (1980-1988), le passage n'a jamais été fermé. Or, c'est ce qui se passe aujourd'hui. Même si l'Iran n'a pas annoncé officiellement le blocage du détroit, les Gardiens de la révolution ont indiqué que la voie était fermée de facto en raison des attaques en cours contre le pays, et des ripostes iraniennes. Trois navires, dont au moins un pétrolier, auraient été touchés par des tirs dont l'origine n'a pas été formellement identifiée.

Même si des bateaux chinois et iraniens semblent malgré tout avoir franchi le détroit selon des données de la société de surveillance maritime Kpler, des centaines d'autres navires ont renoncé à tenter le passage et ont jeté l'ancre dans le golfe Persique – l'explosion des primes d'assurance a contraint la plupart des compagnies mondiales de transport à mettre leur flotte de supertankers et de méthaniers à l'arrêt.

2 Est-il possible de contourner le détroit d'Ormuz ?
Le golfe Persique est un cul-de-sac : les bateaux doivent passer par Ormuz. Mais deux voies terrestres de contournement existent. La principale est l'oléoduc saoudien, qui relie les champs pétroli-

C'est par le détroit d'Ormuz, aujourd'hui fermé de facto, que transite 20 % du brut consommé sur la planète. © BELGA

ères d'Abqaiq au terminal de Yanbu sur la mer Rouge. De cinq millions de barils par jour (mbj), sa capacité a été portée à sept. L'autre est le pipeline émirati Adcop (1,5 mbj) qui va des champs de Habshan au port omanais de Fujairah, situé au-delà d'Ormuz. Mais ces deux tuyaux sont déjà au moins en partie utilisés, et la capacité disponible ne permettrait pas d'absorber la totalité des 20 mbj qui feraient défaut au marché en cas de blocage prolongé d'Ormuz.

3 Quel est l'impact sur les marchés des hydrocarbures ?
Selon les chiffres de l'administration américaine de l'Energie, plus de 80 % des produits pétroliers et du GNL exportés par les pays du golfe Persique via le détroit d'Ormuz sont vendus à des clients asiatiques (Chine, Inde, Corée du Sud, Japon, etc.). Pékin est ainsi le principal client de Téhéran qui exporte 1,5 mbj – sur une production totale de 3,4 mbj – via une flotte de pétroliers « fantômes ».

A cette heure, côté européen, la Commission indique ne pas avoir d'« inquiétudes immédiates » pour l'approvisionnement de l'Union en pétrole et en gaz – la Norvège et les Etats-Unis sont nos principaux fournisseurs, avec le Guyana, le Nigeria, le Brésil ou encore le Kazakhstan. Mais l'Europe n'est pas immunisée contre la flambée des prix, dès lors que, privés du pétrole et du gaz en provenance du golfe Persique, tout le monde entrera en concurrence pour acheter brut et GNL auprès des autres pays producteurs.

Certes, pour ce qui concerne le pétrole, le marché est plutôt en situation de surproduction, de l'ordre de trois à 3,5 mbj supérieure à la consommation. Et les pays membres de l'Agence internationale de l'énergie disposent de réserves stratégiques correspondant à 90 jours de consommation. Mais ici encore, l'ampleur du possible manque risque d'excéder largement ces « tampons » si la si-

tuation de blocage devait perdurer. Avec une inévitable poursuite de la flambée des cours, que d'aucuns pronostiquent déjà au-dessus des 100 dollars le baril.

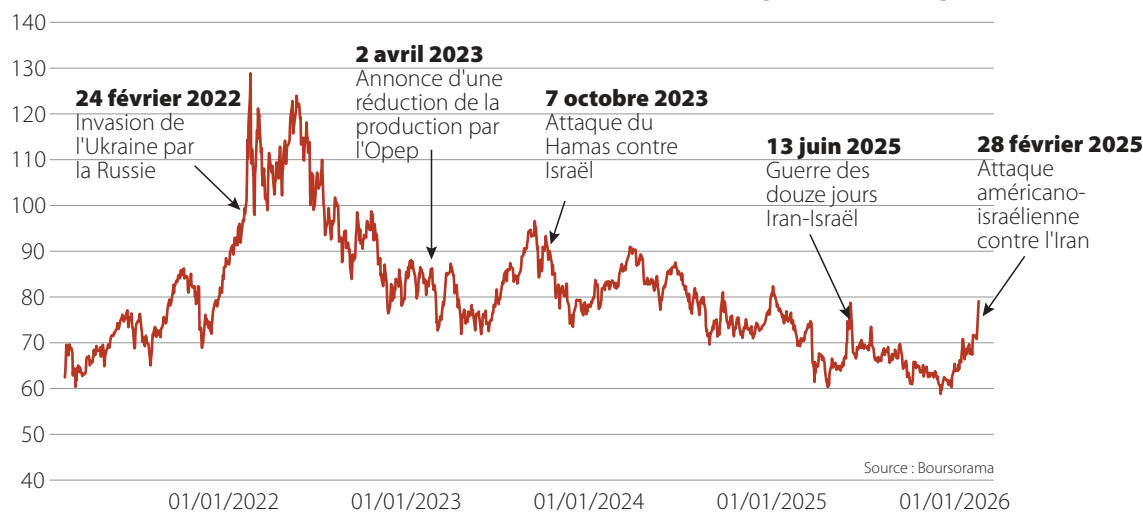
Pour les consommateurs, cela se traduira inmanquablement par une augmentation des prix des produits pétroliers à la pompe. Les ménages qui ont un contrat de fourniture de gaz variable pourraient aussi subir un douloureux contrecoup sur leur facture.

4 Quel est l'impact sur l'économie mondiale ?
Une flambée prolongée des cours pourrait avoir des effets mortifères pour la croissance économique mondiale, en alimentant une inflation qui vient à peine de retrouver des niveaux acceptables. Une nouvelle érosion du pouvoir d'achat des consommateurs se traduirait par une potentielle baisse de la demande, affectant des entreprises elles-mêmes en proie à l'augmentation de leurs propres coûts énergétiques et de transport. Faute d'une réouverture rapide du détroit d'Ormuz, les mots « choc pétrolier (et gazier) » et « récession » pourraient faire leur retour dans le vocabulaire des prévisionnistes.

Reste qu'aucun des deux principaux protagonistes de la guerre n'a intérêt à un enlèvement. Du côté des mollahs, le régime a un besoin vital des rentrées pétrolières. Et si l'Iran n'empêchera pas ses propres tankers de passer le détroit d'Ormuz, on imagine mal qu'ils soient accueillis à bras ouverts par la flotte américaine positionnée dans le golfe d'Oman. D'autant plus que l'Iran devrait maintenir un blocus naval sans précédent, tout en se défendant contre la riposte militaire qui ne manquerait pas de tomber sur ses forces armées.

Du côté du président Donald Trump, le calendrier est lui aussi serré. Les élections de mi-mandat se profilent en novembre, et le locataire de la Maison-Blanche ne peut pas se permettre de voir les prix à la pompe rester durablement élevés – les consommateurs américains y sont viscéralement allergiques – et l'inflation impacter une nouvelle fois le pouvoir d'achat des électeurs.

Le cours du baril de Brent de la mer du Nord (en dollars)



Les Bourses dans le rouge, mais sans panique

Sans surprise, les marchés d'actions européens ont clôturé en recul ce lundi, avec des valeurs liées au tourisme et au transport aérien en nette baisse. Dans le rouge donc, mais pas en mode panique. Ainsi, à Bruxelles, si le Bel-20 perdait 3 % en ouverture, l'indice des 20 valeurs vedettes ne cérait finalement que 1,42 % en fin de séance. Les reculs étaient un peu plus mar-

qués à Milan (-1,97 %), Paris (-2,17 %) ou Francfort (-2,56 %). De l'autre côté de la Manche, la Bourse de Londres terminait en baisse de 1,2 %. A Wall Street, dans les premiers échanges en milieu d'après-midi européenne, le Dow Jones cérait 0,89 %, le Nasdaq, indice des valeurs technologiques, 0,64 % et l'indice élargi S&P 500, qui reprend les 500 premières capitalisations de

la Bourse américaine, perdait 0,63 %. Par la suite, les trois indices réduisaient leurs pertes, le Nasdaq s'affichait même en légère hausse. Sur le marché des changes, la monnaie unique européenne baissait légèrement face au dollar, 1,1699 dollar (contre 1,1815 vendredi passé). Enfin, l'once d'or était en légère hausse (+0,6 %), à 5.310 dollars. D.B.